

Bruno Delarue

# René de Saint-Delis à Etretat

Monographies citadines



René de Saint-Delis, le plus étretatais des peintres de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, est né à Saint-Omer, dans le Pas-de-Calais, en 1876, sous le patronyme de Liénard auquel son père fera adjoindre rapidement celui de Saint-Delis, nom d'une trisaïeule, fleurant bon sa vieille France. Deux années plus tard naît son frère Henri qui suivra le même chemin artistique que lui. Mais, le 15 octobre 1881 décède le major Albert Liénard de Saint-Delis, si bien que l'année suivante sa femme entraîne ses quatre enfants au Havre où l'accueillera sa sœur Berthe.

Après des études turbulentes à l'Institution Saint-Joseph qui lui valent d'être renvoyé, il entre en 1889 au lycée où il rencontre Emile-Othon Friesz avec lequel il restera très lié toute sa vie. Ne l'intéresse que le dessin, si bien qu'en 1894 il abandonne ses études générales et entre, en 1896, accompagné d'Henri, à l'École des beaux-arts du Havre. École alors dirigée par Charles Lhullier qui avait été le concurrent malheureux face à Eugène Boudin quand la municipalité décida, en 1851, de fournir une bourse à un jeune artiste de la ville afin qu'il puisse poursuivre ses études à Paris. Saint-Delis y retrouve son ami Emile-Othon Friesz et fait la connaissance de Raoul Dufy et de Raymond Lecourt avec lesquels il tisse, surtout avec ce dernier, de forts liens de sympathie. Et comme tout étudiant d'art de province, il rêve d'aller à Paris. C'est logiquement qu'on le retrouve en 1899 à l'académie Julian, tandis que Dufy et Friesz l'avaient précédé dans

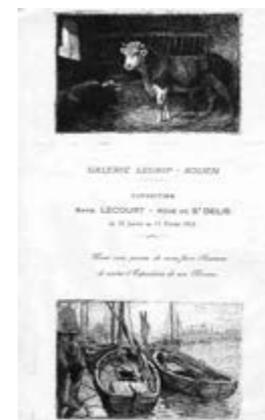


CI-DESSUS  
Autoportrait  
huile sur toile  
37 x 46 cm  
Rouen, collection privée

PAGE 3, EN HAUT  
René de Saint-Delis peignant une nature morte au chou dans son atelier  
photographie  
Collection privée



CI-CONTRE  
Carton d'invitation pour une exposition Galerie Legrip, avec Raymond Lecourt, 1912  
Collection particulière



la capitale où ils suivaient les cours de l'École des beaux-arts dans l'atelier de Bonnat dont ils trouvaient l'enseignement trop conventionnel, ce qui n'empêchera pas René de les rejoindre en 1901. Bientôt Friesz et Dufy mettront « le feu à la peinture » selon l'expression de Dufy, même si Matisse refusa qu'il fasse partie de la fameuse salle VII du Salon d'automne de 1905 qui donna le nom de Fauve à ce groupe de jeunes peintres. René, quant à lui préférera déjà les cimaises provinciales aux scandales parisiens et, pendant que ses amis défrayaient la chronique et entraînaient dans l'histoire de l'art, il se contentera de se tailler une réputation locale en exposant au Havre chez les galeries Le Bas et Beuzebosc, ainsi qu'à Caen.

Il serait erroné de croire la ville du Havre atteinte du provincialisme attardé dont souffrent habituellement les cités régionales car, grâce aux membres du Cercle de l'Art Moderne, réunion de riches négociants havrais, les peintres les plus novateurs sont non seulement montrés mais aussi achetés, et René fera partie des membres fondateurs de cette association, c'est dire combien il se trouvait au cœur de la nouveauté. Pourtant, René n'adhérera jamais à aucun mouvement, taillant son œuvre en solitaire, flirtant encore largement avec une forme d'impressionnisme, d'ailleurs solide et particulièrement réussie. Mais, bientôt, il sera perméable aux nouvelles solutions faites de synthétisme, de liberté face à la couleur ambiante que prône la nouvelle génération. Il ne serait pas surprenant qu'il

fut sensible au passage d'Albert Marquet au Havre en 1906 qui le vit accomplir de merveilleux chefs-d'œuvre en compagnie de Dufy, mais aussi lors de celui de 1911.

René de Saint-Delis ayant la fâcheuse habitude de ne jamais dater ses œuvres, il est difficile de savoir précisément à quel moment s'est fait l'abandon de l'impressionnisme pour cette forme de peinture très structurée et particulièrement solide dont il fera sa marque. La période havraise est particulièrement réussie et, déjà, c'est le port et ses marins qui lui procurent les meilleures compositions dans lesquelles il « campe » comme nul autre les matelots vaquant à leurs occupations terriennes dans leurs vareuses brunes : ramendage des filets, préparation des cordages ou simplement au repos en discussions animées. Les scènes de plage sont quant à elles fort rares. Saint-Delis, se démarquant de la sorte de Dufy, préfère croquer les gamins des quartiers plongeant depuis les quais que les bourgeois en démonstration sur l'éstran. C'est au Havre que René tentera les plus grandes toiles dans lesquelles il garde pour le traitement de l'eau dans les bassins une touche large mise au point par les impressionnistes, notamment par Monet à la Grenouillère.

Son caractère réservé explique qu'il n'ait pas été tenté par l'aventure « fauve », et qu'il ait toute sa vie conservé une indépendance comme s'il prenait garde d'entrer dans aucun « isme ». Dans le seul



Ci-DESSUS  
**Convoi maritime militaire  
devant Etretat, ca 1917**  
huile sur toile  
56,5 x 81 cm  
Collection privée

PAGE 5, EN HAUT  
**Militaires blessés sur la  
falaise à Etretat**  
crayons de couleur  
12 x 19 cm  
Collection privée

PAGE 5, EN BAS À GAUCHE  
**Soldat devant la falaise, 1916**  
crayons de couleur  
12 x 19 cm  
Collection privée

PAGE 5, EN BAS À DROITE  
**Soldat devant la falaise, 1916**  
lavis bleu  
12 x 19 cm  
Collection privée

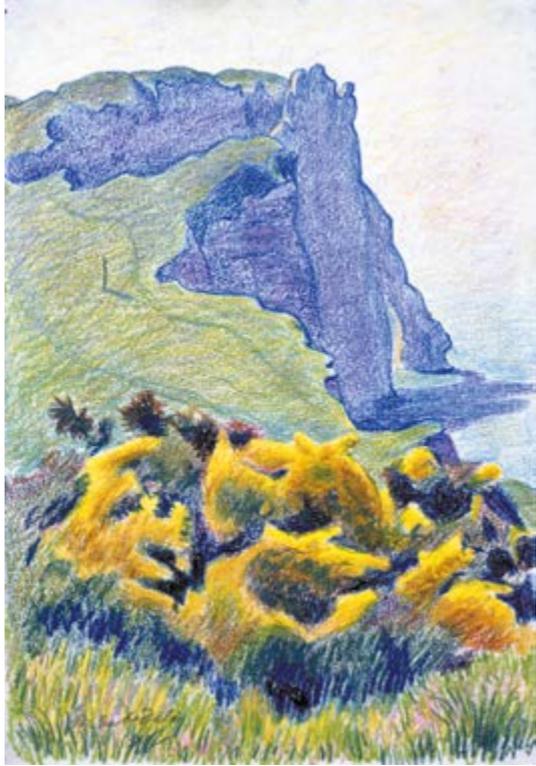


PAGE 6  
**La Falaise d'aval**  
pastel sec  
33,5 x 23 cm  
Collection privée



PAGE 7  
**Vue panoramique d'Etretat**  
huile sur plateau métallique  
60 x 78 cm  
Collection privée

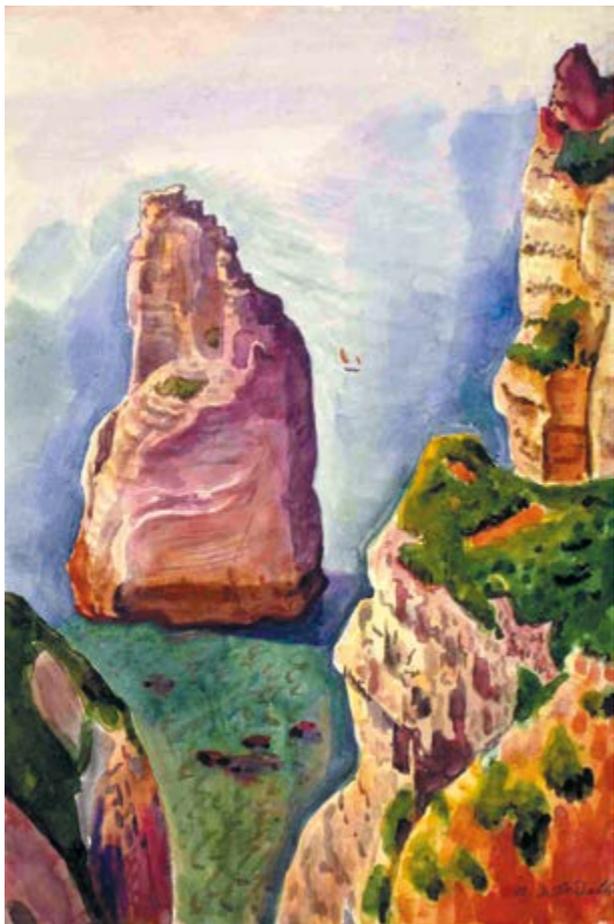




auquel il n'échappera pas, l'individualisme, qui en fin de compte en fait un non-conformiste, tient certainement tout le charme de son œuvre. De même qu'il refusera de s'abriter derrière une école, il réfutera tout système, prenant le risque de ne pas toujours tenir, comme le fera son frère Henri dans ses milliers d'aquarelles, une égale qualité. Ce qui lui sera bien sûr souvent reproché, et lui vaudra quelques décennies de purgatoire.

Depuis 1906, Saint-Delis participe au Salon des Indépendants auquel il restera fidèle jusqu'en 1947 ; et depuis 1907 à celui d'automne tout en continuant d'exposer aux manifestations havraises animées par le Cercle de l'Art Moderne qui auront lieu jusqu'en 1909. Une exposition à Paris, galerie Eugène Blot, en 1912 laissait présager un avenir prometteur mais la déclaration de guerre ne va pas tarder à mettre fin à ces velléités de reconnaissance tout en décidant de son avenir puisqu'il sera bientôt affecté, en tant qu'infirmier, à l'Hôpital Militaire Auxiliaire Français n° 111 d'Étretat, où il restera jusqu'à sa mort. C'est qu'en ce lieu il rencontre Jeanne Fidelin, Étretataise de souche qu'il épousera en 1919, l'une des courageuses infirmières au service des centaines de blessés rapatriés du front. C'est ainsi que Saint-Delis s'installe à Étretat où il deviendra non



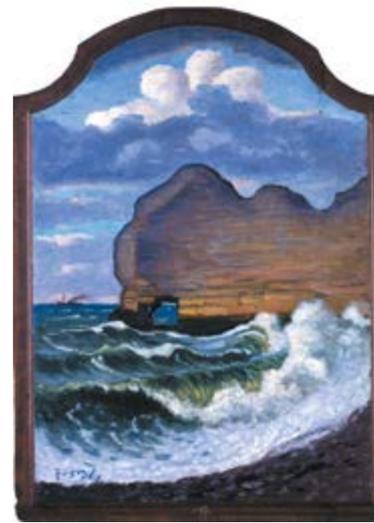


CI-CONTRE  
**Vue plongeante sur l'aiguille  
 d'amont**  
 aquarelle  
 Collection privée

PAGE 9  
**La Porte d'aval et la porte  
 d'amont**  
 paire d'huiles sur panneaux  
 d'armoire  
 64,5 x 46 cm (chaque)  
 Collection privée

CI-DESSUS EN HAUT  
**La Falaise d'aval  
 vue de l'amont**  
 aquarelle  
 35 x 51 cm  
 Collection privée

CI-DESSUS  
**La Rue Notre-Dame**  
 aquarelle  
 Collection privée



seulement l'une des figures locales, mais le meilleur peintre qui s'y soit vraiment installé depuis Eugène Le Poittevin. Discret, il habite une maison simple, avenue George V, d'où les visiteurs repartaient souvent nantis d'un petit cadeau.

Etretat et sa campagne environnante vont donc devenir presque exclusivement ses motifs pendant la quarantaine d'années qu'il y passera, car l'homme est plus sédentaire que nomade. Ni portraitiste ni peintre de nus, il aime particulièrement le contact avec la

nature, et peindre en plein air de nombreuses aquarelles mais aussi des peintures à l'huile pour lesquelles il n'hésite pas à utiliser les supports les plus pauvres. S'il aime peindre la campagne, il ne se spécialisera cependant pas dans le genre comme le fit son ami Raymond Lecourt qui avait trouvé une clientèle auprès des cultivateurs en les fournissant en véritables portraits d'animaux ou de corps de ferme. Saint-Delis aime les vallons anonymes et énormément les vaches, et n'hésite pas à employer des verts particulièrement crus pour représenter l'herbe des prairies normandes. L'un de ses sites préférés est la fameuse « Ferme des artistes »



Coucher de soleil, huile sur toile, 20 x 30,5 cm. Collection privée



Le Départ à la pêche, huile sur toile, 35,5 x 50 cm. Collection privée

située sur la falaise d'amont, ainsi dénommée parce que son propriétaire permettait aux peintres d'y laisser leur matériel afin de ne pas avoir à le redescendre tous les soirs au village. Sa mare, le bâtiment au toit de chaume, la vieille charrette comme abandonnée dans la cour le ravissent après que Monet l'eut peinte, l'hiver 1868, dans le tableau dénommé « La Pie ».

On peut classer sa production étretataise en quelques thèmes : les vues des falaises auxquelles on peut insérer quelques vues du village depuis la descente de la chapelle ; la mer ; le travail des pêcheurs ; la bénédiction de la mer ; la plage et les baigneurs ; et enfin les vues de son grenier arrangées ou non en natures mortes.

Saint-Delis s'inscrit donc dans la tradition des peintres paysagistes venus à Etretat – aînés prestigieux tels que Delacroix, Corot, Courbet, Monet, Boudin, Jongkind, Vallotton, et tant d'autres fascinés par cet endroit de tant de beauté qu'il fut certainement béni des dieux – peindre moult chefs-d'œuvre qui n'eurent pas l'heur de l'impressionner et ne l'empêchèrent pas de trouver une écriture personnelle au service d'une œuvre prolifique d'une incontestable dignité. Une œuvre toujours émouvante car formidablement ressentie, et surtout une



Les Rouleaux, huile sur toile, 26 x 44,5 cm. Collection privée

œuvre qui ne transpire jamais la moindre compromission commerciale. Il est rarement possible à propos d'un peintre de parler d'une telle probité intellectuelle.

René est d'abord un excellent dessinateur et c'est ce métier largement maîtrisé qui va lui permettre une telle simplicité, cette sorte d'évidence qui fait que le peintre fait corps avec son sujet, au point qu'il n'a pas besoin de forcer pour le dominer puisqu'il le partage. On verra que dans les nombreuses scènes de pêcheurs, il n'est jamais un intrus, encore moins un voyeur. C'est pourquoi, il reste le meilleur témoin de la vie quotidienne étretataise dans ses diverses activités. Cet « œil » lui permet, bien que n'étant pas marin, de dessiner lourdes caïques et canots avec énormément de justesse, embarcations que les hommes mettent à l'eau en les poussant avec le dos, ce qui leur a valu le titre de « dos plats », ou qu'ils remontent à terre à l'aide du cabestan, en un travail de groupe auquel participent femmes jeunes et vieilles. Ce travail communautaire indispensable face aux dangers de la mer et à l'insécurité du port d'échouage, René de Saint-Delis, témoin privilégié, en a particulièrement montré la nécessité, faisant aussi œuvre sociologique.

Le dessin partage avec l'aquarelle une part presque égale dans l'ensemble de son œuvre. Ce qui signifie qu'il ne le pratique pas seulement comme croquis dans le but de se constituer un fond documentaire, mais véritablement comme œuvres à part entière,



EN HAUT. Canot sur la plage, mine de plomb. Collection privée

CI-DESSUS  
Pêcheurs à terre  
mine de plomb  
Collection privée

PAGE 13  
Deux canots sur la plage  
fusain sur papier  
Collection privée

